

L'INTÉRIORITÉ : UN SANCTUAIRE MENACÉ

ou : « *citoyen vous n'êtes qu'un ventre !* »

(Bernanos)

par **Jean-Michel Olivereau**

Pr honoraire de Psychologie à l'Université de Paris-Descartes

La morosité d'un monde post-moderne qui a oubliés les vertus de l'intériorité.

Les horizons de l'homme occidental, et du Français en particulier, ont pris un air de frilosité. L'idéologie du progrès triomphant s'est muée en principe de précaution et le futur n'a jamais paru aussi incertain. L'homme prométhéen commence à comprendre que sa baguette magique faite de techno-scientisme réducteur, de constructivisme social autoritaire, assorti de l'édulcorant du consumérisme hédoniste, commence à pâlir dans ses mains et prend des allures de canne blanche ! Nous sommes d'ailleurs plus ou moins satisfaits de cet aveuglement progressif qui nous protège de la vision alarmante des conséquences de nos politiques familiales et démographiques mortifères.

Les peuples européens aux pyramides des âges inversées s'imaginent encore trouver une nouvelle jeunesse en fédérant leurs vieilleses, mais ils ne tarderont pas à percevoir les conséquences de leurs deux erreurs majeures. La première est de persister mettre leur confiance en des prévisions technocratiques à long terme, alors que le principe du plaisir à court terme continue de dévaster les familles et de dépeupler les berceaux. La seconde est d'entreprendre des constructions mondialistes, d'emblée utopiques puisque l'on commence par y nier le christianisme dans les termes et/ou dans les faits. Ces constructions prométhéennes sont condamnées à l'échec. En effet, si les flèches des cathédrales peuvent s'élever vers le ciel pour désigner à l'homme son avenir d'éternité, c'est parce qu'elles affirment d'abord l'au-delà de l'en-haut comme la clef de la destinée humaine, tandis que les constructions du babelomondialisme, ne reconnaissant aucune transcendance, ne peuvent générer aucune ascendance et se condamnent irrémédiablement à l'écroulement et à la ruine.

Reste la médiatique utopie "écolâtrique" qui affirme que, maintenant, la grande affaire du "salut" passe par notre environnement écologique. Que le ciel soit de plus en plus perçu comme vide de transcendance n'inquiète plus ; l'angoisse existentielle préfère se focaliser sur l'altération de la couche d'ozone ; que de plus en plus de cœurs soient glacés face au Dieu d'Amour est occulté par le réchauffement climatique ! Chaque époque a les angoisses qu'elle peut assumer.

Ce cadre d'extériorité étant rapidement esquissé – bien qu'il soit ici très incomplet quant à la liste des risques ou des menaces probables où déjà en cours de réalisation – l'on conçoit que nombre d'occidentaux, parmi les moins aveuglés, soient moroses sur l'avenir de leurs sociétés.

Il reste cependant un espoir, une issue pour tenter d'échapper à ces menaces émergeant d'horizons divers. Cet espoir, c'est – bien au-delà du jardin secret qui reste un enfermement égoïste – cette voie de liberté et de vertu, qui est ressource, accueil et dialogue, avec soi, avec les autres et avec Dieu, celle de *l'intériorité*, celle du cœur lorsque, apaisé, il accueille ce qui fonde le meilleur de lui-même.

C'est là, qu'après tant de penseurs, Saint Exupéry plaçait "*le véritable empire de l'homme*", là où nous pouvons sauvegarder l'essentiel, non seulement contre les assauts des séductions frelatées de ce monde, mais contre la partie de nous même toujours prête à y succomber. C'est donc bien en ce lieu d'intimité et de volonté que peut être préservé le meilleur de l'homme. C'est là aussi qu'il peut et doit s'évader du "paraître" travestissant son être, ainsi que de tous les mimétismes qui singent, par l'uniformité, la fraternité authentique que recherchent les hommes qui se sentent fils d'un même Dieu Père. En effet, la fraternité universelle véritable ne peut naître d'une pluralité d'effusions locales et fragiles ; elle ne peut exister que par l'amour pour un même Père aimant qui permet à l'intériorité de chaque fils de partager une harmonie essentielle avec celles de ses frères. Car "*L'intériorité appelle une constante composante [...] d'extériorité* " comme l'a bien précisé Emmanuel Mounier, mais il est réducteur en qualifiant cette composante de "*dialectique*" alors qu'elle est ontologique. La fraternité humaine n'est pas un réseau qui se construit par la dialectique conviviale – fut-elle volonté "citoyenne" – de ses membres, c'est une lumière, donnée par une même paternité, qui cristallise sur tout ceux qu'elle éclaire ; ce n'est pas un consensus d'extériorités, c'est un héritage qui ne se lit que dans l'intériorité où il se découvre immédiatement chemin vers l'autre.

Les grands mystiques (ceux qui ne parlent qu'avec le cœur) nous disent que l'Amour de Dieu c'est le sentiment que la part la plus exquise de notre intériorité s'enracine désormais dans une extériorité, dans une autre Personne sans laquelle la nôtre se désagrège. Cette autre Personne envahit alors l'intériorité humaine, non seulement pour lui donner un surcroît d'existence, mais : l'Existence elle même. L'Amour de Dieu, vu de l'intériorité, ne relève pas de la simple associativité, mais de l'effraction. C'est une blessure aimée parce que l'Auteur est plus aimable encore. Mais cette effraction n'est possible que si cette intériorité est un sanctuaire. Or un sanctuaire n'est pas un lieu trivial ouvert à tous les vents de ce monde. La qualité de notre intériorité conditionne donc aussi notre spiritualité.

Vu l'essentielle importance de l'intériorité, il est bon de nous pencher sur les conditions d'épanouissement de ce refuge, véritable cœur de notre personne. Si l'intériorité venait à se dégrader gravement, c'est la personne humaine qui serait en danger, car elle aurait perdu son refuge le plus sûr, là où elle se ressource, et surtout là où elle rencontre Dieu, sa source. L'intériorité ne peut être un refuge authentique, un lieu de ressourcement, que si elle est d'abord un sanctuaire.

La structuration, la maturation et l'épanouissement et de notre intériorité dépendent d'une multitude de facteurs. Nous ne retiendrons ici que cinq des

principaux d'entre eux parce qu'ils sont ceux dont l'évolution récente a le plus d'impact sur l'involution de ce sanctuaire où se réfugie l'essentiel de l'humain dans l'homme. Nous évoquerons donc successivement les influences de l'éducation, des mœurs, du discours de la science officielle, des moyens de communication, et enfin la désintégration des valeurs structurantes.

Les effets des nouvelles éducations permissives.

Si le laxisme croissant des modes d'éducation a des conséquences sociales et politiques (violence, société d'assistance etc.) qui sont parfaitement connues, l'influence sur l'intériorité l'est beaucoup moins.

Il faut regretter que les acquis de la psychologie moderne soient presque toujours utilisés pour "déconstruire" notre société, et très rarement dans le but de remédier à son naufrage. Ce sont pourtant des psychologues qui ont démontré que – chez le petit enfant – la non-satisfaction d'un désir induit une rupture dans le monde clos, dans l'enfermement, de la jouissance immédiate. Cette frustration, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, induit automatiquement une prise de distance qui permet l'irruption de la pensée réfléchie et du langage comme médiateur entre l'être de désir que nous sommes tous et les réalités contraignantes d'un monde qui justement ne se plie pas à tous nos désirs.

Par ailleurs les philosophes affirment depuis toujours la nécessité de l'affrontement à la souffrance pour approfondir notre conscience, élargir notre cœur et nous dépasser. Les chrétiens ont, sans doute, plus que d'autres, des raisons de donner sens à leurs souffrances, et de les accepter par esprit d'union à celles de leur Seigneur crucifié par amour de tous les hommes ; Marthe Robin disait ainsi, en des termes admirables : « Rien n'est comparable à la souffrance pour élargir le cœur qu'elle a brisé ». Cependant, il serait erroné de ne voir là que les émanations spécifiques d'un dolorisme chrétien, nombreux sont les athées ou agnostiques qui affirment des vérités similaires, cela va du sceptique Montaigne : « *L'adversité est la chaudière à recuire l'âme.* » au psychanalyste freudo-marxiste Paul Federn : « *Le début de toute morbidité mentale est la lâcheté devant la souffrance de l'esprit et la peur qui en résulte. Quiconque veut rester sain d'esprit devrait supporter une bonne part de frustration ...* » en passant par l'esthète Marcel Proust : « *On peut presque dire que les œuvres, comme les puits artésiens, montent d'autant plus haut que la souffrance a plus profondément creusé le cœur.* »

Ces affirmations peuvent être complétées par les données de la psychologie sociale : la vie durant, la tolérance à la frustration, ainsi que l'acceptation de la gratification différée (ce qui est la définition du travail) resteront des facteurs essentiels de civilisation et d'harmonie sociale.

On voit donc que les éducations hyper lénifiantes où le moindre désir de l'enfant est satisfait dès qu'il est exprimé – voire avant même qu'il le soit – les privent de souffrances mesurées et des frustrations proprement éducatives. Lorsque certaines frustrations irrémédiables surviendront ultérieurement, malgré tout le maternage parental, elles ne seront pas vécues sur le mode de la souffrance internalisée (celle qui justement aide l'intériorité à se construire), mais sur le mode de la rancœur et de la colère qui elles, n'"élargissent" par le cœur, mais le rétrécissent.

Les frustrations les plus anodines – à condition d'être intelligemment utilisées – peuvent avoir une importance insoupçonnée. Le Pr. Didier Anzieu, clinicien, précise ainsi : « *L'interdit de toucher reste l'interdit fondamental pour le développement de l'appareil psychique de l'enfant. [cet interdit] est contemporain*

de l'acquisition de la parole et de la marche et il représente une des conditions de cette acquisition de la parole ». Récemment le psychologue Didier Pleux a osé dénoncer la "Tyrannie infantile" de plus en plus envahissante et qui ne peut être vaincue qu'en induisant préventivement "la frustration au quotidien". Parallèlement l'on peut rappeler cette assertion paradoxale du grand pédagogue que fut Alexander Bain : "Penser c'est se retenir d'agir". C'est en tout cas, être capable de s'abstenir des actions commandées par le seul principe du plaisir immédiat.

Les éducations laxistes, coïncidant avec une société hédoniste et frénétique, saturant les enfants d'images, de sonorités, de désinformations, de sous-entendus malsains, lesquels non seulement ne construisent pas l'intériorité, mais la dégradent. Nous comprenons alors que ces enfants soumis quantitativement à des stimulations excessives, et qualitativement à des représentations d'un monde déstructuré et destructurant, voire pervers, puissent présenter dans une proportion croissante – même si les causes en sont multiples – des états d'hyperexcitation-hyperactivité. Ces enfants explorent tous les possibles sans en approfondir aucun, ce qu'ils semblent rechercher frénétiquement dans des actions peu finalisées c'est aussi le sentiment d'exister. Mais ce qui leur manque ne se trouve pas dans le monde extérieur, leur manque est interne, et – même si l'on peut trouver des corrélats biologiques à cette pathologie – ce qui leur fait défaut, c'est aussi une intériorité consistante possédant assez d'invariance pour se sentir capable d'affronter le monde tel qu'il est et non de le rêver (ce qui est le meilleur moyen de le transformer en cauchemar !).

Ce déficit d'intériorité est corrélé à une dramatique pauvreté de langage, y compris de langage intérieur. Ces troubles dont ils sont affligés ont été certes induits par les parents, les éducateurs et finalement la société ; mais ils lui rendront bien la monnaie de sa pièce par une mauvaise scolarité et une intégration sociale déficiente qui peut aller jusqu'à la délinquance. Gouvernés par leur seul principe du plaisir immédiat, ils ne peuvent que nier les contraintes de la réalité et ceux qui les incarnent ; non seulement les nier mais aussi vouloir les détruire et privilégier la violence comme seule interaction avec ceux qui ne leur ressemblent pas.

Les enfants "gâtés" (au sens de "cariés" dans leur intériorité) et qui tentent d'y suppléer en fantasment leur omnipotence, sont d'ailleurs issus de tous les milieux car un enfant gâté n'est pas forcément un "gosse de riche". Ce peut être, aussi, un laissé pour compte de cité à qui personne – pas plus les parents dépassés, que les enseignants terrifiés, ou que les agents de l'ordre public "prudents", ou que les magistrats complices – n'ont pu dire un "non" clair et net et le faire appliquer. Pour ces enfants "gâtés" devenus adultes, faute d'une intériorité normalement structurée, des actions aussi élémentaires que l'attente de la maturation du désir ou le renoncement à certains possibles en vue d'un choix exclusif (le mariage par exemple) deviennent difficiles, voire impossibles ; l'autonomie véritable restera hors de leur portée. Ce sont ces adultes qui viennent grossir les rangs des bénéficiaires attirés de la société d'assistance, mais ce sont leurs semblables un peu plus fortunés qui forment les clients favoris d'une société de profit mercantile qui les asservit – autant que les précédents ne le sont par des subsides – avec des arguments publicitaires infantilisants du style : « *Je veux tout, tout de suite, je prends tout* ».

L'homme à l'intériorité affaiblie, par une éducation uniquement permissive et par une société laxiste, peut cependant avoir encore assez d'énergie – s'enracinant souvent dans le ressentiment et/ou l'inflation d'un moi narcissique – pour avoir envie d'affronter et de dévorer le monde, mais il ne s'y rassasiera pas faute de savoir et de pouvoir comprendre que "*l'empire de l'homme est intérieur*".

L'impact dramatique de ladite "libération" des mœurs.

Le pessimiste souvent cynique et parfois éclairé que fut Emil Cioran, en accord avec nos dires précédents, reconnaissait lui-même que *"Toute pensée dérive d'une sensation contrariée"*. On conçoit dès lors qu'un sensualisme exacerbé recherchant, par un esprit de jouissance systématique, des opportunités gratifiantes en dehors de tout autre projet, exclut par lui-même tout approfondissement de la conscience réfléchie et de l'intériorité.

Dans nos sociétés, depuis les années 68, la fameuse "libération" sexuelle nous a progressivement menés de l'hyper-érotisme à une pornographie dont la surenchère dans la transgression va maintenant jusqu'à la violence, voire au crime. Ici encore, il est vital de stigmatiser, parallèlement à l'impact désastreux de ces comportements sur l'harmonie sociale, leur incidence délétère sur l'intériorité. Georges Bataille, marxiste transgresseur ne pouvant être suspecté d'être un "suppôt de l'ordre moral", l'affirmait sans ambages : « *L'exubérance sexuelle nous éloigne de la conscience : elle atténue en nous la faculté de discernement* ».

Ce mécanisme est encore accru par l'omniprésence d'images érotico-pornographiques, y compris publicitaires. Le philosophe J.F. Lavigne, remarque ainsi : « *On multiplie partout les panneaux gigantesques, qui reproduiront à tous les carrefours le même appel dérisoire à la sensualité [...] Le simple fait de laisser aller sa pensée, en marchant les yeux ouverts, est devenu un exercice délicat : on ne peut plus être avec soi-même que les yeux rivés au sol : quel symbole ! Il n'y a pas de plus clair symptôme de l'affolement complet d'une société qui n'a plus d'autre valeur que la consommation et le marché !* » Toutes les proies de la surconsommation charnelle ont en commun de vivre une agression qui les empêche d'être "avec soi-même" ; le marché aux esclaves, même prétendu festif, sied mal à l'intériorité.

Si l'involution des mœurs sexuelles ne faisait qu'abîmer l'intériorité humaine, ce serait déjà une catastrophe, mais elle fait plus, en amorçant un véritable effet "boule de neige", car cette perte d'intériorité conduit à son tour à un surcroît de déshumanisation de la sexualité et de l'amour. Le psychanalyste et prêtre, Tony Anatrella, le précise clairement : « *Comment des êtres manquant d'intériorité [...] incapables de s'inscrire dans la durée de l'amour conjugal et d'un amour qui transcende, stimule et emporte leur histoire, peuvent-ils entrevoir autre chose qu'une vie sexuelle hygiénique...* »

Cette remarque est d'autant plus lourde de conséquence que notre époque considère comme propice à l'hygiène mentale, et donc légitime, tout ce qui procure de la jouissance. La pornographie, y compris hard, est en train de pénétrer la vie domestique. Certaines pratiques sont tellement banalisées qu'il est des pages de catalogues de vente par correspondance, dits "familiaux", qui relèvent du porno-business.

On doit maintenant considérer comme en cours d'accomplissement, le sinistre défi du cinéaste marxiste Luis Buñuel : « *J'introduirai la prostitution jusque dans les familles* »... du moins ce qu'il reste des familles ! Pour un nombre croissants d'individus, l'intériorité est en train de se coaguler en "viscéralité".

Les effets du développement techno-scientifique.

Evoquons tout d'abord brièvement l'incidence de quelques nouvelles technologies.

L'homme est un être de réciprocité, de dialogue, son intériorité malade ne peut-elle se régénérer ou du moins se consoler grâce aux moyens techniques de

communication, en échangeant avec d'autres intimités, loin du bruit insignifiant des foules ? Quels médias s'offrent à elle ? Sûrement pas la télévision qui envahit et robotise les hommes en clones normalisés. Le philosophe Michel Henry fut un des premiers à s'inquiéter ainsi du devenir de l'intériorité de l'homme soumis à la fascination du petit écran : « *le contenu qui vient occuper son esprit – ses images, ses rêves, ses désirs, ses peurs, ses passions, ses idées – ne provient plus de lui mais de l'appareil qui lui dicte tout ce qu'il sent et pense. En aucun temps, en aucun lieu, l'aliénation de l'être humain n'a été aussi complète, si être un aliéné c'est être devenu étranger à soi-même ...* ».

Reste la diffusion croissante des téléphones portables mais, dans la plupart des cas ils ne permettent aucune communication véritable. Le réseau qu'ils construisent n'est surtout qu'une vaste interconnexion d'insignifiants.

Quant à Internet, ce n'est pas un remède, c'est un amplificateur, il creuse les disparités : source d'information pour ceux qui en usent intelligemment, il permet hélas à un nombre encore plus grand de se dissoudre dans le virtuel, la promiscuité, voire le sordide. D'après les recherches de la journaliste Géraldine Faes, en 2001 l'appel du mot "sex" conduisait à plus de *pages* que la version contemporaine de l'*Encyclopédia Universalis* ne comportait de *mots...* – triste indice de la hiérarchie et du volume des intérêts culturels objectivables au début du XXI^e siècle, sur le moyen de communication le plus futuriste !

Notons enfin que le progrès technologique en augmentant le niveau de vie, a accéléré le renouvellement des biens de consommation, des outils, des gadgets. Ce renouvellement de l'*avoir* à précipité la décomposition de l'intériorité de l'*être*. Lorsque (publicité aidant) l'individu "ne peut plus se passer de", il peut en venir à oublier de se penser autrement que comme un consommateur effectif *et* potentiel de choses. Alors l'être n'est plus guère de perspective de devenir, mais tend à se réduire à une simple prospective d'avoir.

Pour ce qui est des sciences proprement dites, l'impact sur l'intériorité est encore plus délétère. La plupart des scientifiques étant matérialistes, non seulement leurs propos ne peuvent inverser ces attitudes, mais bien souvent ils les aggravent. Passons rapidement sur le discours des spécialistes de la santé mentale qui ont trouvé bon de supprimer de la nomenclature psychiatrique la notion de perversion sexuelle pour la remplacer par celle de "paraphilie". Un personnage à l'intériorité sexuellement pervertie est maintenant, simplement décrit comme "aimant" différemment des autres ; tout "attachement", fut-il une addiction pervertie ou morbide, est systématiquement ennobli du vocable d'"amour".

Mais l'incidence principale sur le grand public provient essentiellement des chercheurs en biologie évolutive, en neurosciences et en intelligence artificielle. Leurs propos sont en effet largement médiatisés. Et c'est à qui affirmera, d'une part, que l'histoire de la vie ne nous montre que des événements contingents et que nous sommes fils du hasard, et d'autre part, que nous ne sommes qu'une machine neuronale, laquelle exclut l'existence d'un Esprit transcendant, même si elle a été capable d'inventer des "fables" religieuses. Si l'homme n'est qu'une machine, qu'au moins elle soit jouissive, alors pourquoi pas une machine à jouir ? Ainsi une des rares cohérences qui nous restent est de nous infliger des blessures complémentaires s'amplifiant les unes les autres !

Pourtant, ce discours ne correspond pas à la réalité scientifique laquelle ne légitime aucunement ces affirmations réductrices – en fait, la science apporte beaucoup plus de questions nouvelles que de réponses certaines – et ainsi les grandes questions métaphysiques restent, scientifiquement parlant, plus que jamais ouvertes. Cependant, comme seules les thèses matérialistes et réductionnistes sont propagées et enseignées (y compris par certains scientifiques

et enseignants réputés chrétiens) leur impact ne cesse de croître dans le grand public.

Cette idéologie est très défavorable à la représentation que l'homme peut se faire de lui-même, à sa dignité et au respect qu'il se porte, et porte à ses semblables. Albert Jacquard, marxiste médiatique aimant à se glisser dans la cohorte des chrétiens d'"avant-garde", n'affirme-t-il pas : « *Le mystère de la vie a été ramené à un jeu banal des forces élémentaires au cœur de la molécule d'ADN. [...] Mais alors que nous ne sommes guère plus qu'un caillou, comment exister ?* » Et surtout comment aimer ? le compositeur- interprète Guy Béart (par ailleurs ingénieur des "Ponts") n'avouait-il pas : « *Mes amours étaient bonnes avant que les docteurs m'expliquent que deux hormones nous dirigent le cœur. Maintenant, quand j'aime vraiment, ça ne vient plus de mes sentiments.* » "Bel" exemple de *déconstruction* dont les gravats sont érigés en monument glorifiant le non-sens.

Mais tout avait déjà été dit, avec force, par Bernanos qui déjà, confronté à la même idéologie scientiste, protestait sagement : « *Si vos actes, vos sentiments, vos idées même, ne sont que de simples déplacements moléculaires, un travail chimique et mécanique, comparable à celui de la digestion, au nom de qui, au nom de quoi voulez-vous que je vous respecte ? Citoyen de haut en bas, vous n'êtes qu'un ventre* ». La viscéralité assimilée à l'intériorité, nous l'avons déjà évoquée. La science matérialiste athée montre ici son intime collusion et son unicité de combat avec la pornographie la plus sordide, pour dissoudre l'intériorité et la dignité de l'homme dans le "machinal".

Cette alliance subversive est née au Siècle des "Lumières" entre libertinage mondain et philosophie matérialiste (que l'on affublait encore d'un Être suprême, surtout pour tromper la censure royale et garder barre sur le peuple). Cette licence servait d'ailleurs d'anesthésique pour supporter l'horreur de ce que l'esprit des "Lumières" croyait constater : à savoir l'inanité de la liberté. En effet, cet esprit humain que l'on voulait libérer des "tyrans" restait intrinsèquement prisonnier d'une servitude autrement irrémédiable, car il apparaissait – dès cette époque – comme le fils d'une machinerie cérébrale incapable de générer quelque libre arbitre que ce soit ! Voltaire, d'Holbach, Diderot, Helvétius, La Mettrie l'affirment.

Cette conception de l'intériorité-machine déferle jusqu'à l'aube du romantisme que l'on peut, aussi, considérer comme une réaction contre la sécheresse de ce réductionnisme. En effet c'est Madame de Staël, grande "amoureuse" pré-romantique qui disserte sans fin sur ses exaltations mélancoliques, d'une part, et qui d'autre part exprime froidement que "*Les forces morales, sont calculées par des lois aussi positives que les forces physiques.*" et que "*Les passions des hommes sont aussi susceptibles de calcul que les frottements dans les machines*" ! L'homme machine ne peut être que schizoïde : s'étourdir de plaisirs et/ou de fables idéologiques pour oublier qu'il n'est qu'un mécanisme.

Cependant, s'ajoute à ce cynisme un paradoxe politique qui persiste de nos jours et qui est peut-être même l'une des principales menaces qui pèsent sur l'intériorité. L'historien Xavier Martin, remarque ainsi : « *L'anthropologie des Lumières propage, sous le sceau de la science, l'idée d'une intériorité humaine pure et simple **passivité**, qu'il serait donc moralement sans dommage, et techniquement, croit-on, sans grande difficulté, de manipuler au besoin, et si possible à son insu, en vue de la félicité sociale* ». Ainsi l'homme serait une machine dénuée de liberté, sauf en ce qui concerne quelques idéologues qui au dessus du troupeau décideraient de ce qui doit être politiquement correct en vue d'achever la grande mécanique sociale, pour lui donner enfin une "âme" faite de vouloir d'homme !

Voici plus de deux siècles que des philosophes, fascinés par des mécaniques dépassées, celle de Newton comme celle de Vaucanson, ont voulu placer cette absurde contradiction de l'*homme-machine* au plus intime de notre intériorité, comme une fatalité irrémédiable. Cependant nous poursuivons leur œuvre mortifère. Si nous ne purgeons pas la science de ses prétentions matérialistes indues, nos sociétés occidentales continueront à sombrer en dépit et à cause de tous les onéreux constructivismes collectifs utopiques, voire pervers par lesquels elles tentent de camoufler leur naufrage spirituel en stoïcisme laïque.

L'affadissement et la disparition des valeurs.

Il y a enfin l'important et délicat problème de l'évanouissement des valeurs de toujours. C'est une banalité de le constater, mais l'essentiel est ici de comprendre que leur disparition forme avec l'affaiblissement de l'intériorité une boucle amplificatrice. S'il est évident que des valeurs, a fortiori les valeurs transcendantes, construisent, structurent et fortifient l'intériorité, en retour, elles ont besoin de celle-ci pour être abritées et promues. En effet les valeurs ne peuvent soutenir réellement les motivations et les conduites que si elles sont *internalisées* c'est-à-dire inscrites et intégrées à tout ce qui constitue l'intériorité de la personne.

Du fait de la double dépendance qui unit valeurs et intériorité, on voit que l'un des moyens d'attenter à la liberté humaine est justement de relativiser les valeurs. Si tout se vaut, plus rien n'a de valeur en ce monde, et l'homme n'est plus qu'un pantin tragique. On reste alors confondu lorsque l'on voit le même évêque français exprimer lors d'une ordination : « *C'en est fini de la vieille distinction païenne entre le sacré et le profane.* » et – dans un ouvrage trivial sur "*L'art d'avant-garde*" – traiter d'"*oppositions usées*" : le beau et le laid, le bien et le mal ! Il ne suffit pas de transgresser les directions de toujours pour découvrir la lumière des horizons nouveaux. Relativiser ces polarités sans lesquelles l'intériorité ne peut se construire, c'est se conduire, au nom d'une pseudo-libération, en naufrageur de la liberté, de la dignité et du sacré.

Que reste-t-il de l'intériorité ?

Après ce bref panorama, qui peut sembler bien théorique, comment caractériser l'intériorité *réelle* de nos contemporains ; est-elle donc si malade ? Oui, les faits le montrent. On constate que l'*intériorité*, victime de tout ce que nous venons d'analyser, et de plus laminée par les mimétismes insignifiants ou avilissants, étouffée par la société-spectacle, dissociée par la frénésie de l'éphémère, desséchée par la perte des enracinements, castrée par la crainte de l'engagement et de l'effort, mutilée par la perte du spirituel et profanée par le rejet de la transcendance ... cette intériorité est en grave péril d'évanescence.

Ceci est attesté par un ouvrage qui, après enquêtes, est périodiquement actualisé et réédité chaque décennie, depuis un quart de siècle. Dans l'édition 2003 de ce volume intitulé "*Les valeurs des Français*", on note une nouveauté stupéfiante. Pour la première fois, les sociologues n'ont pas pu dégager ce qui a toujours été évident, à savoir des *systèmes de valeurs*, lesquels sont normalement corrélatifs de systèmes de pensée, eux-mêmes ressortissant à certains types de personnalités, d'engagements, d'attitudes. Ces structures qui ont toujours existé, se sont évanouies... Les auteurs de cette analyse sociologique précisent : « *les*

corrélations entre les réponses sont trop faibles pour qu'on puisse dégager des "principes" généraux qui les sous-tendraient ».

Autrement dit, la pensée et les opinions de nos contemporains semblent de plus en plus dépourvues de principes fondamentaux structurants – et a fortiori de principes transcendants – d'où découleraient logiquement des opinions secondaires et des attitudes cohérentes. Au lieu de cela, diverses opinions hétéroclites et ponctuelles cohabitent, dans le même individu sans que rien de consistant ne préside à leur articulation. A la limite, on peut maintenant s'attendre à ce que n'importe quelle attitude puisse, chez qui que ce soit, cohabiter avec n'importe quelle autre position, même antinomique.

Or une pensée qui n'est plus structurée "en arbre", mais qui se réduit à un réseau fragmenté d'impressions et d'avis, à une juxtaposition de secteurs à une constellation d'affects pensés isolément, ne peut plus abriter de raisonnement logique. La réflexion cesse alors d'y dessiner des trajectoires, de laisser comme sillage des sillons fécondables par des approfondissements ultérieurs ; la pensée se dilue dans l'agitation brownienne de l'insignifiance émotive. Le principe de contradiction atteint de myopie, n'y sert plus qu'à protéger des phobies irrationnelles et le problème de la hiérarchisation des valeurs et des urgences s'évanouit ou sombre dans l'incohérente. A force de vouloir "s'éclater" pour enfin se sentir vivre, nombre d'individus se morcellent réellement, rendant leur personnalité et leur existence inconsistantes.

L'indigente formule : "*être bien dans sa peau*" – laquelle n'est que la version "épidermique" de cet autre leurre éthique : "*être en accord avec soi-même*" – trouve là son accomplissement. Si l'on ne cultive que le "paraître", il devient plus facile que jamais de se croire "bien dans sa peau". En effet, celle-ci, tel un habit d'arlequin, patchwork de toutes les attitudes mimétiques de tous les dres à la mode – y compris les plus contradictoires – offrira toujours quelque nuance en accord avec n'importe quelle opportunité éphémère, qui semble plaisante. Si l'on considère la définition de la personne par Boèce, au V^e siècle (définition reprise par Saint Thomas d'Aquin) : "*Substance individuelle de nature raisonnable (ou rationnelle)*" , il vient que l'on peut se demander si la fragmentation de l'intériorité en des opinions contradictoires, formant alors un agrégat globalement irrationnel ne risque pas de tendre vers une véritable désagrégation, non seulement de la personnalité, mais de la *personne* en tant que telle et de sa dignité corrélative.

Le relativisme intellectuel, moral et religieux a porté les fruits attendus, voire voulus.

C'est avec cette intériorité stricto sensu "dés-intégrée" qu'un nombre croissant de nos contemporains vont devoir affronter les difficultés de demain. Or comme le prophétisait Soljenitsyne face à la décadence de l'occident et à ses chances de survie : « *cela dépendra de ceux qui vont devoir traverser cette sombre époque en contribuant [...] à sauver de la destruction, à relever, à consolider et à développer notre vie intérieure, celle de l'intelligence, celle de l'âme.* »

Le résultat ne manquera pas d'être... implosif ! Il y a là, plus qu'une menace sur la société et un vrai défi pour les catholiques, sel de la terre, appelés à soutenir leurs frères et sœurs dans le Christ en leur désignant le seul garant d'une intériorité vivante, c'est-à-dire "habitée" par bien plus qu'elle-même : par Celui qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes.